

## PRESENTATION du livre de Georges Pérec Les choses

Un couple de jeunes « intellectuels » : Jérôme a vingt-quatre ans, Sylvie vingt-deux. Ils sont tous deux psychosociologues et, pour le compte d'agences de publicité, interviewent « des gens sur des sujets variés » : « Comment votera la Française ? ... A quoi fait-on d'abord attention en mangeant un yaourt : à la couleur ? à la consistance ? au goût ? au parfum naturel ? etc. ». En fait, affamés de confort, rêvant de vivre dans un intérieur savamment aménagé, richement décoré, avides de consommer les « choses » que Paris offre à leur tentation, ils ont rapidement interrompu leurs études pour **gagner de l'argent** et pouvoir ainsi assouvir immédiatement leur fringale de « choses ». Mais le bonheur est-il dans la possession des « choses » et, surtout, du superflu ?

Georges Pérec, écrivain français 1936 – 1982, s'est fait connaître dès la parution de ce premier roman en 1965 : *Les Choses, une histoire des années soixante*, ouvrage qui restituait l'air du temps à l'orée de la société de consommation

TEXTE « Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir. Ce n'était pas eux qui l'avaient décrété ; c'était une loi de la civilisation, une donnée de fait dont la publicité en général, les magazines, l'art des étalages, le spectacle de la rue, et même, sous un certain aspect, l'ensemble des productions communément appelées culturelles, étaient les expressions les plus conformes. Ils avaient tort, dès lors, de se sentir, à certains instants atteints dans leur dignité : ces petites mortifications - demander d'un ton peu assuré le prix de quelque chose, hésiter, tenter de marchander, lorgner les devantures sans oser entrer, avoir envie, avoir l'air mesquin - faisaient elles aussi marcher le commerce. Ils étaient fiers d'avoir payé quelque chose moins cher, de l'avoir eu pour rien, pour presque rien. Ils étaient plus fiers encore (mais on paie toujours un peu trop cher le plaisir de payer trop cher) d'avoir payé très cher, le plus cher, d'un seul coup, sans discuter, presque avec ivresse, ce qui était, ce qui ne pouvait être que le plus beau, le seul beau, le parfait. Ces hontes et ces orgueils avaient la même fonction, portaient en eux les mêmes déceptions, les mêmes hargnes. Et ils comprenaient, parce que partout, tout autour d'eux, tout le leur faisait comprendre, parce qu'on le leur enfonçait dans la tête à longueur de journée, à coup de slogans, d'affiches, de néons, de vitrines illuminées, qu'ils étaient toujours un petit peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu trop bas. Encore avaient-ils cette chance de n'être pas loin, les plus mal lotis. »

Georges PÉREC, Les Choses (Julliard).

RESUME La difficulté à laquelle se heurte le jeune couple dont il est question dans cette page est qu'il désire plus qu'il ne peut acquérir. Toute la publicité est là pour susciter ce désir. Ces jeunes gens ne doivent donc pas avoir honte de leur hésitation devant la tentation. Ils sont fiers de payer peu ou très cher, au comptant. Le système publicitaire leur fait prendre conscience de leur situation médiocre dans l'échelle sociale. Mais ils ne sont pas les plus mal lotis.

ANALYSE L'auteur énonce la difficulté majeure de ce couple : désirer plus qu'il ne peut acquérir.

Il leur ôte à tous deux la responsabilité de cette attitude : elle fait partie des lois de la civilisation.

Il évoque alors leurs réactions : honte de ne pas avoir assez d'argent, fierté de payer moins cher, ou le plus cher d'un seul coup.

Il explique la pression psychologique qu'exerce la publicité : elle leur fait comprendre leur situation dans l'échelle sociale.

Il achève ce passage par une phrase toute faite qui a la valeur d'une dérision : ils ne sont pas les plus mal lotis.

INTRODUCTION Georges Pérec évoque la vie d'un jeune couple-type, futurs cadres supérieurs, et ses aspirations. Nous nous rendons compte qu'ils sont tributaires d'un système économique. Bien qu'ils soient des intellectuels, donc plus à même que d'autres de réfléchir à leur propre situation, ils ne peuvent échapper à une société qui les traite comme de futurs cadres pour s'efforcer de susciter en eux des désirs spécifiques. L'impression qui se dégage de cette analyse est l'impuissance devant un tel système. Il semble que nul ne puisse y échapper. Est-il possible de trouver une issue ?

PREMIERE PARTIE LES MODES DE PRESSION DE LA SOCIÉTÉ DITE « DE CONSOMMATION »

La société de consommation attaque le jeune couple à deux niveaux : en les considérant comme des intellectuels, en les traitant comme de futurs cadres supérieurs. Il est frappant, en effet, de constater la faculté d'adaptation de la publicité, arme majeure de ce type d'économie. Les journaux nous en offrent les exemples les plus décisifs. Chaque journal s'adresse à une couche sociale déterminée : dans cet ouvrage, Georges Pérec fait allusion à L'Express, vendu surtout dans les milieux de cadres supérieurs. Nous savons aussi que la presse féminine change complètement de style selon qu'elle s'adresse à des bourgeoises ou à des ouvrières. La publicité qui s'y insère - et la fait vivre - est également adaptée : on vante la merveilleuse bibliothèque ou le fauteuil profond en cuir souple dans les magazines à clientèle riche, et la salle à manger en faux rustique bon marché dans l'hebdomadaire destiné à la femme du petit employé. Le principe est, dans presque tous les cas, de mettre en valeur des marchandises dont le coût est un peu supérieur à ce que le client peut acheter raisonnablement. Il est alors pris par le système de crédit, ligoté par les traites. Bien entendu, plus que pour d'autres, ce processus est aliénant pour ceux qui ont le sentiment de s'élever dans l'échelle sociale : ils désirent alors tout ce qui est hors de leur portée.

Mais une tactique plus habile encore est de s'adresser à ce jeune couple-type en tant qu'intellectuels : leurs aspirations culturelles doivent alors se tourner vers la possession « d'articles culturels » : livres, donc bibliothèques ; voyages, donc clubs très chers ou croisières ; entourage

artistique, donc tableaux ou reproductions de qualité, etc. Là plus qu'ailleurs la vente à crédit prend des allures de philanthropie.

Ce système crée donc une double hypocrisie : il suscite des besoins en leur donnant une apparence de spontanéité, il flatte les aspirations intellectuelles en les détournant vers la possession d'objets culturels.

## SECONDE PARTIE LES ISSUES POSSIBLES

Georges Pérec n'en voit aucune. Mais il nous est permis d'en trouver une. Elle peut s'ouvrir sur deux plans différents : la lutte contre ce type de société ou la résistance intérieure.

La première semble difficile dans la mesure où tout le système économique de nos pays engendre ce processus et en a besoin. Même les pays socialistes européens n'y échappent pas et créent également une société de consommation. L'espoir semble donc vain. Tout en étant conscient du phénomène, on en est prisonnier. Et pourtant l'exemple d'un des pays les plus avancés dans ce système, les États-Unis, peut nous apporter un espoir. Nombreux sont ceux, surtout parmi les jeunes, que rebute ce mode de vie factice et aliénant. Ils se lancent alors dans la lutte politique qui soutient le système économique, ou s'élèvent par une recherche intellectuelle qui l'analyse. La satisfaction par les biens matériels semble donc ne pas étouffer les autres aspirations et contient en elle-même sa révolte.

Mais la seconde attitude est en fait la plus ambiguë : prétendre se détacher du système dans lequel on vit, en se livrant à une réflexion libre sur des sujets désintéressés, intellectuels, artistiques ou spirituels, sans pour autant dédaigner les apports de l'économie, c'est s'avancer sur la corde raide. Les méthodes de pression psychologique guettent à chaque pas celui qui s'aventure ainsi. Cette attitude est donc, de loin la plus dangereuse, mais peut-être aussi la plus fructueuse.

CONCLUSION Le monde oppressant dans lequel évolue le jeune couple de ce roman-reportage est aussi le nôtre ; nous ne pouvons ne pas en être effrayés. La liberté humaine y est abolie par un système économique qui prévoit et prévient toutes nos aspirations, les exploite en créant des besoins que nous ressentons malgré nous. Cependant, après l'application de ce système durant plusieurs années, il est permis de penser que par un effort puissant de lucidité et la mobilisation de toute son énergie, l'homme peut réussir à conserver sa liberté.

– Dans un livre intitulé Baccalauréat, passeport ou mirage ? le sociologue Stéphane Beaud écrivait en 2003 : « Les lycéens de 1968 voulaient changer le monde, la grande majorité de ceux d'aujourd'hui rêvent de pouvoir y entrer. »